

« Jubilation de Noël »

(Luc 2:8-15)

Il y avait, dans cette même contrée des bergers qui passaient dans les champs les veilles de la nuit pour garder leurs troupeaux. Un ange du Seigneur leur apparut, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux. Ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : Soyez sans crainte, car je vous annonce la bonne nouvelle d'une grande joie qui sera pour tout le peuple : aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et ceci sera pour vous un signe : vous trouverez un nouveau-né emmaillotté et couché dans une crèche.

Et soudain il se joignit à l'ange une multitude de l'armée céleste, qui louait Dieu et disait :

Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et paix sur la terre parmi les humains qu'il agrée !

Lorsque les anges se furent éloignés d'eux vers le ciel, les bergers se dirent les uns aux autres : Allons donc jusqu'à Bethléhem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître.

L'Évangile de Luc commence par une collection extraordinaire de louanges. D'abord celle d'Élisabeth qui bénit Marie quand, dans son ventre, Jean-Baptiste tressaille d'allégresse au contact de Marie qui se met elle aussi à magnifier Dieu pour le don qu'il lui a fait. Puis c'est Zacharie qui loue Dieu parce que son fils sera le prophète du Messie tant attendu. Puis ce sont les anges du ciel eux-mêmes qui se mettent à louer Dieu en disant : « *Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et sur la terre, paix parmi les humains qu'il agrée !* »

On jubile chez Luc !

Et justement, cette joie a quelque chose à voir avec le jubilé, cette année particulière qui scande le temps du peuple d'Israël en périodes de quarante neuf ans, soit : sept fois sept années sabbatiques. Dans le livre du Lévitique au chapitre 25, au verset 8 : « *Tu compteras sept sabbats d'années, sept fois sept ans ; la durée de ces sept sabbats d'années sera de quarante-neuf ans. Le dixième jour du septième mois, tu feras retentir la trompe de l'acclamation : le jour de l'expiation, vous ferez retentir la trompe dans tout le pays. Vous consacrez la cinquantième année et vous proclamerez la libération dans le pays, pour tous les habitants ; ce sera pour vous le jubilé* ».

Qu'a-t-elle de si spécifique cette année de jubilé, pour que le verbe « jubiler » soit passé dans notre langage courant pour exprimer une grande joie ?

Et bien cette année-là, tous les pauvres qui ont perdu leur terre, parfois leur maison parce qu'ils ont été obligés de les vendre pour pouvoir subsister, vendant leur force de travail aux autres pour manger à leur faim, tous ces « fils prodigues » qui avaient sombré dans la misère, peuvent se voir racheter leur terre ou leur maison par un *racheteur* de la famille, un parent qui peut payer la dette et

subvenir aux besoins de celui qu'il aide ainsi. Cette année-là, on peut repartir à zéro, « effacer l'ardoise », oublier les créanciers grâce à la solidarité des proches. Cette année-là, on ne sème ni ne moissonne, on ne récolte pas les fruits, on vit tous comme les oiseaux du ciel, et l'on reprend conscience de la fragilité de la vie humaine, mais de façon solidaire, puisqu'on vit en mettant en commun les réserves de l'année précédente. Cette pratique du jubilé permet de ne pas retenir la dette d'un jour pour l'éternité, et de restituer les terres aux anciens propriétaires qui les avaient perdues. C'est une année qui permet de conserver la terre du peuple d'Israël. Cette année du jubilé fait rupture dans l'histoire du monde ancien, elle brise les chaînes de la pauvreté et redonne une chance à celui qui était marginalisé en le réintégrant socialement ; cette année-là est une année de réparation, une année de grâce.

Il existe un livre des *jubilés* datant du III^{ème} siècle av. J-C. La tradition a appelé ce livre *la petite Genèse*, parce qu'il reprend l'histoire du salut, de la création du monde à l'Exode, en la découpant en étapes de 49 ans, montrant ainsi que Dieu fait grâce sans cesse et n'abandonne jamais son peuple. On peut y lire ces paroles divines adressées à Moïse : « *Dispose ton coeur à recevoir toutes les paroles que je te dirai sur cette montagne, et écris-les dans un livre, afin que leurs générations puissent voir que je ne les ai pas abandonnées, malgré tout le mal qu'ils ont commis.* » (*Jubilés*, La Bible, les écrits intertestamentaires, la Pléiade p. 636)

On jubile, là encore, sur fond de rédemption. Jubilé vient du mot « Yovel » en hébreu, corne de bélier. Ce shophar dont on sonne pour annoncer la libération des esclaves. Les louanges de l'Évangile de Luc parlent de « corne de salut » et de compassion qui s'étend de génération en génération ».

La jubilation que Luc place au début de son Évangile, nous parle d'expiation, de grand pardon, mais aussi de fragilité prise en compte, de vulnérabilité assumée par une société qui prévoit une année de grâce pour tous, à la mesure de la mémoire de deux générations. Contre la reproduction de l'exclusion sociale, le temps de Dieu se fait rupture, fête d'un grand pardon, sabbat des relations comptables, sabbat de l'exploitation de la terre, sabbat du combat pour survivre. La paix promise par Dieu est à ce prix.

Alors on comprend le pardon préconisé par Jésus de Nazareth, soixante dix fois sept fois pour le frère qui a offensé. Ce Jésus enfant qui naît à Bethléhem, dans cette ville qui s'appelle « la maison du pain », est l'enfant providentiel, celui que tous attendent, et qui fera advenir cette année de jubilé tant attendue. L'année où le mal cessera enfin, où les persécutions s'arrêteront. Quand l'Évangile de Luc est rédigé, le temple de Jérusalem est déjà détruit, la ville est déjà vidée de ses habitants et la catastrophe n'en finit pas. Pour survivre spirituellement à ces drames, il fallait les interpréter, leur donner un sens. On y voyait alors les douleurs de l'enfantement des temps messianiques, et l'on eu l'idée extraordinaire de raconter l'histoire d'une naissance, la naissance du salut. La paix de Dieu, sa rédemption serait un enfant qui viendrait de naître, un homme tout neuf avec lequel on pourrait dire l'histoire du salut à l'échelle humaine. Un salut à taille humaine, sur une seule génération, de la naissance à la mort, à l'échelle d'une vie. Un salut individuel, puisque le peuple, se collectif qui avait fait tenir Israël était disloqué, dispersé, loin de son temple et de ses fêtes collectives de rédemption.

Bien sûr, cette naissance, bien qu'humaine, ne serait pas ordinaire. Elle aurait une ampleur cosmique pour parler à toute la diaspora, mais elle parlerait surtout aux plus vulnérables de l'empire romain. Elle parlerait aux émigrés, contraints de quitter leur pays, voyageant de nuit pour éviter les persécutions, refaisant le voyage des Pères vers l'Égypte pour sauver le trésor de la vie qui venait juste de recommencer. Cette vie minuscule qui tient dans une mangeoire, deviendrait l'Événement Christ.

Bien sûr, cette naissance s'adresserait d'abord aux prophètes comme Zacharie, eux qui connaissaient l'histoire, mais pour mieux faire advenir un nouveau prophète, un prophète tout neuf lui aussi, qui aurait un nouveau regard capable de prêcher la rédemption comme une urgence et d'accueillir le don de Dieu. Un baptiste qui pourrait reconnaître le salut en un homme.

Bien sûr, il faudrait aussi que cette naissance s'adressât à des bergers, ceux parmi lesquels Jérusalem avait trouvé son roi bien-aimé, David. Mais cette fois, les bergers ne régneraient pas sur la cité détruite, aucun d'eux ne serait oint par un prophète pour devenir roi. Non, ces bergers-là seraient en diaspora et ils passeraient les veilles de la nuit dans les montagnes, gardiens d'un troupeau exilé, courant voir à la crèche si le Messie pourrait leur redonner leur histoire, leur terre promise, leur salut. Et le voyant, les bergers deviendraient des ambassadeurs de la gloire de Dieu ; eux qui n'allaient pas accomplir leurs devoirs religieux au temple quand il était encore debout, devenaient des porte-parole tout désignés pour annoncer la gloire de Dieu quand ils n'y avait plus de temple.

Et puis, bien sûr il faudrait qu'il y ait des anges pour orchestrer tout ce récit de naissance. Un ange ultra rapide, qui irait d'un lieu à l'autre convaincre les protagonistes d'une histoire qui leur échappait complètement, et des anges choristes, chantant les louanges d'un Dieu qui n'abandonne jamais son peuple.

Jean Calvin lui-même défendait l'importance de ces anges dans les récits bibliques, et il se demandait si chaque être humain avait le sien. Sa conclusion était que sans doute, pour chaque petit enfant, il y avait un ange qui le protégeait. Lui aussi voyait la paix de Dieu comme une urgence au milieu des persécutions et des déracinements. Il faut dire que la jubilation dans le ciel ou sur la terre passe par ces personnages extraordinaires, qui, dans le livre des Jubilés, volent très vite, et dans l'Évangile de Luc, s'activent en tout sens pour organiser ce grand Sabbat de Dieu, ce jubilé qui résonne dans les cieux très hauts. Et pour y parvenir, les anges parlent aux consciences humaines, les incite à transgresser les règles du monde ancien qui sclérosent tout changement. Ils se font « événements », surgissement d'une autorité divine dans le for intérieur de chacun, conscience de soi hors de soi. Nouvelle vie donnée. Gabriel ne change-t-il pas la conscience de Marie, celle d'Élisabeth ou de Zacharie, pour qu'ils envisagent un autre chemin de vie, qu'ils aient l'audace de faire autrement que ce que les normes leur dictaient ?

Noël est le jour, où tout peut recommencer comme le petit enfant qui vient de naître. C'est la résurrection contenue dans la naissance même, c'est la possibilité d'inverser le sens de l'histoire, de casser les chaînes de la fatalité, d'effacer toutes « nos ardoises ». Noël est une jubilation, Noël est un jubilé.

AMEN